

I

Mi chiamo Pozzoli, je m'appelle Pozzoli, Marco Pozzoli, et je suis un homme, un être humain. Un essere umano, un Italien.

*

“Maudits soient vos putains d’yeux”, me lance le petit morveux, regard de braise. Il s’éloigne, tente déjà sa chance auprès d’un monsieur bourgeois qui ne pourra pas prétexter l’impécuniosité pour se débarrasser de ce gosse déguenillé et rancunier qui fait tantôt la manche tantôt le pickpocket devant le Trinity College.

Dire que les gosses comme lui, en Espagne, ils servaient à quelque chose. C’étaient des gosses coursiers, ils avaient un rôle important, ils glanaient des renseignements précieux en traînant dans les coulisses du palais du gouverneur civil, comme Indalito. C’étaient des gosses politisés, des gosses républicains, mais celui-là à l’instant, ce garnement dublinois, il n’a rien du républicain, quoique, dans la mesure où il vole aux riches et aux pauvres sans discrimination... Un vrai démocrate. En Espagne, les mêmes de son âge voulaient tous partir au front tuer des fascistes, ay, comme Indalito ;

— È harino, codesto bimbo.

Tu l’as trouvé mignon, cet Indalito que tu venais de rencontrer,

Marco, tu t'en souviens ? Je n'ai oublié ni ta voix, Marco, ni ton accent toscan : ce harino aspiré au lieu de carino, comme diraient les autres Italiens, et codesto à la place de questo. L'accent de Dante, en somme. Tu l'as trouvé mignon, mon petit gavroche andalou, tu as entrevu le gosse qui se cachait sous ses dehors de galopin sanguinaire. Oui, voilà, à l'époque, Indalito avait dix ans, et puis il a passé le cap de ses onze ans, et un beau jour, au petit matin du 31 mai 1937, il a péri sous le bombardement allemand d'Almería. Putain, ça fait sept ans déjà qu'il est mort. Enterré en soldat avec l'étoile rouge que je lui avais offerte, l'étoile dont il était si fier parce qu'elle venait de loin, d'un International, tous les gosses d'Almería ne pouvaient en dire autant. J'ai pas pu aller à son enterrement, tu le sais. Moi aussi, j'avais été enseveli sous le bombardement, mais pas de manière aussi définitive. Dire qu'il aurait eu dix-huit ans aujourd'hui, Indalito. Il serait déjà un homme.

Et toi aussi, tu es mort, Marco. C'est la nouvelle que Macphillemy vient nous annoncer, j'en mettrais ma main à couper. Macphillemy nous dira où tu es mort et quand, et peut-être comment. Macphillemy au téléphone, hier au soir :

— C'est au sujet de notre ami italien. Je préfère vous parler de vive voix, pas au téléphone. Sait-on jamais.

Tiens, un prêtre qui s'amène. Ne manquait plus que ça. Eh oui, on touche le bord de son chapeau en le voyant passer, une femme se signe. Ce qu'il doit adorer tout ça, le prêtre. Elles s'agenouillent devant lui tous les dimanches, la bouche ouverte, un petit décolleté discret peut-être, la langue subtilement avancée, oui, c'est parfait pour la petite branlette dans la sacristie, une fois la messe dite.

Faut pas mesurer les autres à l'aune de soi-même. Non. Ne pas pécher par extrapolation. Mais quand même, ces prêtres osent nous sermonner sur le sexe, sur la morale, sur les faux mariages en pays étranger. En pays athée de surcroît, où on a mis à mort des centaines de prêtres, tout en oubliant bien sûr qu'au Pays basque

c'étaient les franquistes qui les fusillaient, les prêtres. Mais c'est ça, l'Irlande de la prêtrise, et y en a marre de ce maudit pays aux certitudes encensées où on maudit mes yeux.

“Il n'est pas encore là”, constate Dartmann en me serrant la main et en scrutant la foule tandis que, derrière lui, Edmund Burke, noir sur socle blanc, peste contre la Révolution française.

“Non”, je réponds.

“Tu as eu la même idée folle que moi?”

“Sûrement, mais laquelle?”

“Je ne sais pas toi, dit Dartmann, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer Macphillemy arriver avec Marco à ses côtés.”

“Oui, c'est peut-être ça.”

“Mais tu n'y crois pas trop.”

“Non.”

“À vrai dire, moi non plus. Pas après tout ce temps.”

Cinq ans, en effet. Cinq ans qui se sont écoulés dans cette Irlande restée neutre pendant que l'Europe se déchire. Cinq ans qu'on ne fout rien, qu'on attend des nouvelles de Marco et de sa bien-aimée, Rosalía, qu'on moisit dans des boulots ennuyeux, qu'on n'arrête pas de penser à l'Espagne. Cinq ans qu'on couve l'amertume de la défaite, cinq ans que trop de conversations commencent par : En Espagne, tu te souviens... La moitié d'une décennie, bordel.

“Voilà Solena”, dit Dartmann.

“Où ça?”

Justement. Si tu dois te poser la question, ça en dit long. Car en Espagne, c'était toujours elle qu'on voyait la première. Ou bien elle entrait dans une salle bondée de femmes andalouses et du coup, il n'y avait plus qu'elle. Et là, tu ne la vois pas. Ah, un petit signe de la main, et l'étincelle dans ses yeux noisette, comme jadis. Mais tu te décatis en Irlande, mon amour, l'Irlande t'a assimilée, ces cinq années ici te menacent d'insipidité. Tu penses sans doute la même chose à mon endroit, et tu as raison. Seulement voilà, on ne se le dit pas. Parce qu'on s'aime. On n'a

plus la même vitalité qu'avant et ce n'est pas parce qu'on a vieilli. C'est parce qu'on est passés tous les trois d'un engagement féroce et passionné à la neutralité, à l'inertie. Et ça laisse des traces.

De ses doigts fluets, elle frôle la joue barbue de Dartmann, elle m'embrasse, allume une cigarette. Elle aussi s'attend au pire, et qu'est-ce qu'il fout, Macphillemy, putain ? Dix minutes de retard déjà.

“T'as déjeuné ?” me demande Solena.

“Non, et toi ?”

“Non plus. Je ne sais pas, j'ai pas faim.”

On continue à chercher la tête de Macphillemy parmi les passants de midi qui vaquent à leurs occupations. Eh oui, heureusement pour nous que l'Irlande est restée neutre. On a trouvé sanctuaire ici chez ces braves gens qui commentent le cours de la guerre dans les pubs ou autour d'une TSF, comme on commenterait un match de boxe à l'autre bout du monde. Et puis on parle d'autre chose. C'est un peuple épuisé, hagard, pas beau. Blafard. Épuisé par ses propres guerres, la guerre d'indépendance d'abord, la guerre fratricide ensuite, et finalement une vieille nation a enfanté un État tout neuf qui avance à tâtons, convoité et par les Anglais et par les Allemands. Ils cherchent leur chemin aussi, leur place en Europe.

Le vendeur de journaux édenté et presque incompréhensible décline encore les nouvelles les plus importantes : la guerre, l'économie, le football gaélique et le hurling, les décès. Dix fois l'année dernière m'a-t-il fallu l'écouter avant de comprendre qu'il parlait de Stalingrad.

Dartmann surveille le grand boulevard de Dame Street, Solena s'occupe des passants qui descendent Grafton Street, et si Macphillemy arrive en provenance de Westmoreland Street ou de College Street, c'est moi qui verrai en premier ce caméléon de républicain irlandais, ancien vice-consul de Sa Majesté britannique à Carthagène, ancien avocat de deux condamnés à mort, l'homme qui nous a permis de fuir l'Espagne comme les

tout derniers Mohicans grâce à ce bateau qu'il avait volé aux Anglais. Ainsi le veut la légende Macphillemy, encensé par le Tout-Dublin justement parce qu'il avait fait un gros pied de nez aux Anglais, et promu par la suite au poste de délégué irlandais à la Croix-Rouge. Quelle carrière. Un homme qui écrit chaque jour une nouvelle page de sa propre légende.

Tandis que toi, tu fais quoi? Tu exerces un métier de merde à la Galerie nationale, assis sur ta chaise à longueur de journée à regarder des gens regarder des tableaux. Ta belle guerrière andalouse est devenue femme de ménage, faute de mieux, et Dartmann donne des cours particuliers d'allemand aux jeunes bourgeois, dont la balourdise lui donne le tournis.

Putain, qu'est-ce qu'on est devenus, Dartmann? Dans le temps, du haut du fortin stratégique de Los Millares, on surveillait les approches du nord-ouest, on se tenait à l'affût de l'armée de Mussolini qui s'apprêtait à plonger notre ville adoptive dans le feu et dans le sang. On braquait les jumelles sur le désert, sur les montagnes de la sierra Alhamilla, sur la sierra de Gádor, sur la sierra de Los Filabres, on surveillait la mer bleue et scintillante autour du Cabo de Gata, et finalement l'armée de Mussolini est arrivée en la personne de Marco Pozzoli, déserteur italien, avec une femme de Málaga qui faisait penser à une Apache, et qui avait pour prénom Solena. Ils étaient à bout de forces après une traversée du désert de six jours à dos d'une belle jument blanche qui avait appartenu au capitaine de Marco. Et le reste, le reste... Voilà pour notre légende à nous, et elle est finie, ensevelie dans la terre espagnole, comme le frère de Marco, comme Indalito.

Ces étudiants qui passent, l'écharpe aux couleurs du Trinity autour du cou, qui entrent, qui sortent avec leurs bouquins du berceau de la science dublinoise.

“Y'alright there, Donal?”

“Jaysus, I didn't see ya so.”

“Fierce night last night, was it?”

“Holy Mother of God, I was feckin mouldy, man. Mouldy.”

Dans cinquante ans, qu'est-ce que les étudiants liront dans les tomes d'histoire sur notre époque? Qu'une petite bande de Mohicans réfugiés à Dublin ne lutte plus, qu'elle refuse de participer à cette guerre contre l'Allemagne parce que les démocraties n'ont pas levé le petit doigt pour combattre le fascisme en Espagne? C'est ça, oui.

“Le voilà”, me glisse Dartmann dans l'oreille. Solena et moi tournons le regard vers Dame Street et oui, c'est lui, chapeau mou gris, imperméable gris, seul, tout sourire malgré la nouvelle qu'il nous apporte. Tiré à quatre épingles, comme toujours.

“A gra macree”, annonce l'ancien vice-consul, l'index dressé, “for it is he, the great, the grand... Macphillemy!”

Ses entrées en scène ne sont jamais anodines. Il fait un grand baisemain chevaleresque à Solena, lui assure qu'elle est plus ravissante que jamais, nous serre enfin la main d'une poigne forte. Et la phrase immanquable?

“Bon, on va prendre un verre?” dit-il.

Nous traversons. De l'autre côté de la rue, Macphillemy s'arrête un instant sous la colonnade de la Banque d'Irlande pour contempler l'université.

“Ah, ça me rappelle les beaux jours avec le grand protestant dégingandé”, dit-il. “Hauptmann, Zuckmayer, Kleist... Mais bon, j'ai perdu sa trace ces derniers temps. Il est peut-être en zone libre, qui sait, enfin, tout ce que je sais c'est qu'il n'est plus à Paris. Oh les beaux jours quand même!”

Portée par un vent du nord qui fait se replier les bords de chapeau, l'odeur du fish 'n' chips venant de Beschoff's se fait sentir déjà aux débuts de Westmoreland Street. J'ai pas faim et d'ailleurs j'en ai marre du fish 'n' chips, marre de toute cette pitance maigre et merdique, marre de l'absence insigne de l'huile d'olive, de sardinas a la plancha, de pulpo a la gallega, de patatas a lo pobre.

“Alors, les vétérans, quoi de neuf?” lâche Macphillemy.

“Rien.” Je lui dis la vérité. “À part ton message d'hier soir.”

“Vous savez d’où je rentre cette fois?” dit Macphillemy
“D’Autriche, ou de ce que les Allemands appellent maintenant
l’Ostmark.”

“Ah oui?”

“Et au mois de juin, devinez où je vais, je vous le donne en mille :
à Theresienstadt. Et là, vous savez ce qu’on va découvrir? Une ville
de province, propre et pimpante sans doute, comme n’importe
quelle autre ville de province tchèque, mais curieusement habitée
des seuls Juifs. Pas question de ghetto, ah non, pas du tout!”

Fleet Street, et sa seule raison d’être : le *Palace Bar*. Où veut-il
en venir avec ces histoires austro-tchèques? Nulle part. On n’est
qu’au préambule. Toute nouvelle de Marco devra attendre qu’on
soit installés et servis, une pinte à portée de main et des cigarettes à
l’appui pour aider à digérer ce qu’il a à nous rapporter.

“Salud!” nous dit-il finalement en soulevant sa pinte noire
chapeauté d’une épaisse mousse couleur crème.

“Salud!”

On boit, on en grille une, on attend qu’il parle. Macphillemy
essuie ses moustaches mi-blondes mi-rousses, soigneusement
coupées au ras des lèvres, rajuste ses lunettes à monture d’or. Ses
yeux font un dernier tour d’horizon au cas où : aucun Allemand,
aucun Anglais, que des Irlandais. Et pas de flics non plus, qu’il
connaît tous d’ailleurs.

“Marco est mort, hein, lui dit Solena, ça se lit sur ton visage.”

“Mort, non”, répond-il, les yeux baissés. “Pire que ça.”

“Tu l’as vu alors?” demande encore Solena.

“Oui, je l’ai vu.”

“Où, précisément?” demande Dartmann.

“À Mauthausen”, dit Macphillemy.

“C’est où, ça?” je demande.

“Non, me dit Macphillemy, l’index redressé, mieux vaut
demander : c’est quoi ça?”

“Alors, c’est quoi, ça?”

“Mauthausen, mes chers, c’est mille fois mille enfers.”